

Old'Up – Groupe Actualité – Réunion du 02.02.22

Il y a actuellement une exposition intéressante à l'Institut du Monde Arabe : Juifs d'Orient. On y comprend que les migrations existent depuis toujours, posent toujours les mêmes problèmes.

Aujourd'hui, nous savons que les migrations sont mondiales, tous les pays sont concernés, soit par l'immigration ou l'émigration, soit par le transit. Rien n'est figé, un pays d'émigration peut devenir pays d'accueil au fil des années et le profil des migrants évolue selon la situation des pays, ils fuient la guerre, l'absence de travail, les problèmes climatiques. On distingue migrants internationaux et migrants internes 3 fois plus nombreux, aucune direction n'est à exclure.

Les Migrants en Europe viennent essentiellement de la région euro-méditerranéenne, encore que la guerre en Irak et les problèmes en Afghanistan changent la donne. En fait, chaque région du monde est concernée, l'Europe est la première destination en termes de flux devant les États Unis, les pays du Golfe, suivi par la Russie.

L'autre versant de la migration est lié au déclin démographique de nombreux pays européens ce qui crée des besoins de mains-d'œuvre dans beaucoup de domaines. Il suffit de regarder les noms des médecins dans nos grands hôpitaux ou le casting des films actuels pour comprendre que l'intégration peut très bien fonctionner. L'arrivée des migrants a un double impact : d'un côté ils participent à la croissance économique, au rajeunissement de la population active du pays d'accueil. De l'autre, grâce à l'envoi d'argent, ils contribuent à réduire la pauvreté et les inégalités dans leur pays d'origine. A condition de pouvoir s'intégrer bien entendu.

Le problème est donc démographique et sociologique ; cela demande beaucoup d'efforts de part et d'autre, nous connaissons tous les problèmes à résoudre : Accueil efficace, formation, logement etc.

Le corollaire est la montée des violences, de la délinquance, et on ne peut que constater l'affirmation croissante d'un islam fondamentaliste que notre laïcité républicaine ne parvient manifestement pas à contenir. Les difficiles rapports Nord-Sud, les importantes inégalités entre les différents pays du monde, l'exploitation sauvage des richesses minières et de la main d'œuvre (l'esclavage est loin d'avoir disparu), la corruption sont facteurs de violences et de troubles.

La question migratoire ne peut se régler grâce à des murs aux frontières. Notre devoir est de construire un monde plus hospitalier pour tous.

L'État français et beaucoup d'associations agissent. Dans les pays anglo-saxons, à l'instar de Barack Obama, on insiste sur le travail social communautaire qui vise au renforcement du « capital social » des « invisibles » afin de leur donner véritablement les moyens de participer aux affaires les concernant et de contribuer à la construction du bien commun. Nous essayons de le faire au Secours catholique – Caritas France.

Rien ne me disposait à travailler ni en prison ni dans la rue, le hasard des rencontres a décidé de ce qui s'est avéré être ma vocation ; le début de cette aventure humaine se situe au Maroc où mon mari a été muté. Avec un groupe de femmes nous avons œuvré pour aider les lépreuses à sortir de leur isolement en leur apprenant un métier. Une voie se dessine pour moi, se tourner vers l'autre, sortir de ma grotte, aider.

De retour en France, j'ai l'occasion de travailler comme bibliothécaire dans la maison d'arrêt de la Santé à Paris.

En prison, tout est dans le regard, les détenus ne disposent de rien, sauf d'un maximum de temps. Alors, ils regardent, jaugent... et demandent. Ce regard me met à nu. J'ai l'impression de marcher sur un chemin de crête avec un abîme de chaque côté. Aux personnes inconnues que je côtoie, je propose des lectures, faute de mieux. Les lecteurs ne s'en contentent pas. Ils parlent, dévoilent leur parcours, demandent de l'attention, exigent une présence. Je me trouve face à des vies, à des possibilités de vie dont j'ignorais même que cela puisse exister.

Dans ce lieu insalubre, violent, dans ce dénuement, la vie pulse, forte et décapante, l'accueil mutuel se fait, des relations chaleureuses se nouent. Je découvre la complexité de l'être humain autrement que par une analyse parfaitement décrite. Être meurtrier et empêcher un compagnon de cellule de se suicider, est possible. Aimer ses enfants et vendre de la drogue est fréquent. Vouloir rester dans un pays qui vous rejette faute de papiers, relève d'une vie choisie. Rencontre avec des êtres humains aimables dans tous les sens du terme. C'est une forme de communication presque non verbale, plus de statut social, nous sommes là, ensemble, différents et nous nous respectons.

Je peux ensuite continuer ce travail, à mains nues cette fois, juste une tasse de café à partager, avec les personnes de la rue et les femmes qui gagnent leur vie dans le Bois de Boulogne ; avec toujours le même souhait, créer des liens, détruire les murs entre les hommes d'origines diverses, faciliter l'intégration. Nous avons travaillé avec des professeurs, organisé des visites de musées et des vacances. C'est un chemin qui me fait avancer, humainement et spirituellement.

Deux « outils ou moyens » m'aident à vivre cet engagement : Spiritualité et fraternité.

Spiritualité : « *Comment dire à la fois « Qui suis-je ? » et « Me voici » ?* » se demande Paul Ricœur. J'ai compris qu'il faut toute une vie pour trouver la réponse.

La spiritualité est une sorte de mot valise, chacun y met un peu ce qu'il veut, pour moi cela veut dire : chercher à donner sens à ma vie, me sentir enracinée dans mon quotidien, être présente à moi-même, aux autres, à la nature et au sacré. C'est-à-dire chercher la transcendance au cœur de l'immanence avec le désir de transmettre des valeurs et du savoir être.

En prison, nous, une équipe de 20 bibliothécaires, avons essayé de mettre en place un accompagnement « spirituel », c'est à dire, être totalement disponible à l'autre, lui faire savoir qu'il compte pour nous et qu'il a une grande valeur à nos yeux. En fait, c'est simple, il faut-être là, totalement, silencieusement :

« *Si tes pensées sont ailleurs, me disaient les détenus, ne viens pas, nous avons besoin de toi entièrement* ». Ce besoin spirituel qu'ils ne pouvaient pas vraiment exprimer, était omniprésent. Comme nous, ils avaient besoin d'être reconnus chacun comme une personne unique, de pouvoir croire que toute personne peut changer, s'améliorer, échapper à la fatalité, être respectée. Avec la certitude que chaque erreur est le début d'un nouveau départ et que notre société, si fière d'être ce qu'elle est, donne cette chance à tous.

Fraternité : L'autre aide est la fraternité vue comme chemin spirituel qui favorise la sortie de soi.

La fraternité fait partie de la devise de la République, si Liberté et Égalité sont concrètes, elles existent même juridiquement, la Fraternité, elle, est relativement abstraite, il faut l'incarner sinon on risque de rester au niveau des bons sentiments. La liberté est liée à la responsabilité et si l'on ne veut pas qu'elle soit réservée aux forts et puissants, il faut veiller à l'égalité des chances, à réduire les freins sociaux, culturels et économiques.

La fraternité doit être une construction collective pour créer, partager, apaiser, prendre soin, et conduire avec bienveillance à des activités opérationnelles. Elle a un aspect tant politique et culturel qu'économique. Avec sa dimension horizontale et verticale, immanente et transcendante, elle peut constituer ce liant fécond qui nous manque tant aujourd'hui. Encore faut-il y croire et s'en donner la peine mais c'est un premier pas vers l'espérance, le sel de la vie.

On peut vivre la rue comme lieu de perception et d'expérience de la fraternité, regarder l'autre avec bienveillance sous un angle neuf, sans tomber dans la routine, sans prosélytisme ni curiosité mais avec humilité et ouverture. Donner ainsi une visibilité à la fraternité peut faire émerger une société plus solidaire et plus juste avec l'être humain au centre. C'est donner sens à ce monde que nous habitons, le vivre comme une promesse.

Dans l'exposition de l'IMA, une vidéo informe sur l'exode des juifs après le partage de la Palestine et montre leur arrivée en Israël, nouvellement créé. *Nous avons mis nos plus beaux habits pour entrer dans notre nouveau pays, disent les migrants, et nous avons été accueillis par du Flytox.*

L'enfer, ce sont les autres, dit Sartre, les autres sont ce que je ne suis pas, ils me rappellent que je suis limitée, alors qu'en réalité je ne peux être moi-même qu'entourée d'autres êtres, même si je ne les comprends pas toujours. J'ai besoin des autres pour comprendre qui je suis, leur liberté et leur joie de vivre m'aident à accomplir ma propre vie. Tout est dans le regard que je porte sur l'autre pour l'accepter dans son altérité, le laisser libre de revendiquer sa vérité. L'absence de l'autre en soi est un désastre, un chemin mortifère. Il faut se parler, débattre, pas abattre, réfléchir, penser.

Vous devez trouver tout cela très idéaliste mais c'est ma base avec la compétence et le discernement. J'étais en phase avec cet engagement, présente à l'instant, centrée. Tout n'était pas rose évidemment, le monde de l'exclusion est très violent. Les personnes migrantes sont courageuses, elles vivent dans un monde (que l'on espère provisoire) de solitude, sans voisins à saluer, sans papiers qui les font exister. Leur courage force le respect.

Il n'y aura pas de solution globale face aux problèmes qui se posent. Mais on peut vivre dans notre monde mouvant de manière positive, responsable et combattive. Il me semble important aussi de garder son sens de l'humour, rire ensemble (pas se moquer) élève et donne la distance. *L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-même de ce qu'on a fait de nous*, dit Jean-Paul Sartre très justement.

Monika Sander, février 2022